

Qu'un long réseau de flamme enveloppe et domine,
Comme un infernal étendard.

Mais, pour lutter encore, aucun bras ne se lève,
Car la destruction n'accorde point de trêve

A la malheureuse cité :

En maîtresse absolue, elle frappe, elle embrase
Les murs restés debout du sommet à la base,
Et se rit de sa cruauté.

Et pourtant, au milieu de ce sanglant baptême,
Nulle voix n'a jeté le cri de l'anathème,

Ces seuls mots s'élèvent en chœur :

« Vous nous aviez donné tous ces biens de la terre,

« Vous nous les reprenez dans ce jour de colère,

« Par tous soyez béni, Seigneur ! »

Les Ruines.

III.

Le soleil a doré les froides avalanches,
Et toi seule tu dors, malheureuse Sallanches,
Car un terrible chant a bercé ton sommeil.
Tes enfants où sont-ils ? Dispersés dans la plaine,
Sans asile, sans pain, et courbés sous leur peine
Ils attendent en pleurs l'heure de ton réveil.

Oh ! que d'affreux tableaux tu caches sous ta cendre !
Dans ton brûlant sépulcre, oh ! laisse-moi descendre !
Sur ta saignante plaie, un instant, que ma main
S'arrête pour sentir ta dernière souffrance !
Que mon pas, sans trembler, sous tes débris s'avance,
Et qu'un reste de flamme éclaire mon chemin.

O misère ! ô douleur ! partout, partout des tombes ;
Je regarde en pleurant ces sombres catacombes,